

LA CONSISTANCE DU FUTUR. LA PRÉVISION STATISTIQUE AUX ÉTATS-UNIS ET LA GRANDE DÉPRESSION

Emmanuel Didier

Presses de Sciences Po | *Raisons politiques*

**2012/4 - n° 48
pages 65 à 83**

ISSN 1291-1941

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2012-4-page-65.htm>

Pour citer cet article :

Didier Emmanuel, « La consistance du futur. La prévision statistique aux États-Unis et la Grande Dépression », *Raisons politiques*, 2012/4 n° 48, p. 65-83. DOI : 10.3917/rai.048.0065

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

EMMANUEL DIDIER

La consistance du futur. La prévision statistique aux États-Unis et la Grande Dépression

LES STATISTIQUES SERVENT À PRÉVOIR le futur depuis longtemps. Par exemple, dès la fin du 19^e siècle, une série de données gouvernementales cruciales aux États-Unis de ce point de vue estimait, grâce à un très large réseau de correspondants répartis sur tout le territoire, les quantités de produits agricoles qui seraient mises sur le marché au moment de la récolte. Ces données jouaient un rôle très important car elles avaient la vertu de stabiliser les cours, pendant la campagne comme au moment de la récolte, en les rendant plus prévisibles¹.

Pourtant, lorsque les statisticiens américains furent confrontés à la Grande Dépression des années 1930, les fermiers comme les bureaucrates n'ont pas seulement observé des productions ou des prix catastrophiquement bas, mais ils ont également constaté que la méthode elle-même était devenue inadéquate. Le New Deal montrait que la seule stabilisation des marchés ne suffirait pas à redresser l'économie. Il fallait désormais que le gouvernement intervienne plus directement en lançant des projets économiques, ce que ces statistiques ne permettaient pas de faire. Ainsi, le violent choc de

1. Henry Charles Taylor et Anne Dewees Taylor, *The Story of Agricultural Economics in the US, 1840-1932*, Ames, Iowa State College Press, 1952.

la Dépression avait remis en cause jusqu'aux méthodes de prévision du futur. Les statisticiens durent alors en remettre de nouvelles sur pied, mieux adaptées au monde qui était en train de naître de la crise, et c'est ainsi qu'ils inventèrent rien moins que les méthodes de sondage.

Ainsi, la capture statistique du futur ne se fait pas de la même façon selon que l'on utilise une méthode qui permettra de déterminer d'avance une estimation qui vaudra dans un état normal du monde à venir, ou que l'on cherche à reconstruire entièrement une méthode qui sera adaptée à un monde renaissant après une destruction causée par un grand choc. Comment comprendre cette différence ?

Nous proposons de l'analyser dans les termes d'une théorie de la *consistance* des agrégats sociaux. Le mot agrégat désigne ici un composé de trois niveaux : premièrement, des éléments stabilisés dans la société (des fermiers, des marchés agricoles, etc.), deuxièmement, une méthode ou une technique qui permet de produire du savoir à propos de ces éléments (les statistiques) et, troisièmement, une politique qui utilise ce savoir pour agir sur ces éléments (la publicisation des données par le gouvernement). La saisie du futur se fait très différemment selon que l'agrégat a une consistance bien solide, et que société, statistique et politique s'encastrent bien les unes dans les autres, ou au contraire qu'il tombe en déliquescence.

Le plasma

Pour comprendre le processus par lequel les statistiques parviennent finalement à produire des chiffres sur le futur, il n'est pas inutile de se demander à partir de quel moment on assiste à un acte statistique. Quand le statisticien en apprend la théorie à l'école ? Quand au petit déjeuner il réfléchit à des problèmes irrésolus rencontrés la veille ? Quand il prend la plume pour effectuer ses premiers décomptes ? Toutes ces solutions auraient une justification, un intérêt. Pour éviter de trop longues discussions, nous imposons arbitrairement, à la manière d'une fiction, une étape où nous considérons que les statistiques commencent. Cette étape, nous l'appelons le plasma.

Ce nom, identique en français et en anglais, provient du verbe grec *plassô* qui désignait originellement l'activité de Prométhée façonnant les humains, et celle d'Héphaïstos qui modèle Pandore

avec de la terre trempée d'eau². La racine linguistique du plasma est donc un verbe dont le sens est proche de « modeler ». Substantivé, le plasma est ce qui se trouve sous la main de qui modèle, façonne – ce qui rend possible l'activité de conformation. C'est une chose ayant ses caractéristiques propres, mais en tant qu'elle se présente pour être travaillée et modifiée. Le plasma était ce qui se présentait aux statisticiens lorsqu'ils voulaient entreprendre quelque chose, mais n'avaient encore rien fait.

Le plasma n'est donc pas vierge de toute manipulation humaine ; d'autres que les statisticiens l'ont manipulé, mais les manipulations qu'il a subies précédemment ne sont pas statistiques. Ainsi, une feuille de papier a bien été produite par tout un ensemble de travailleurs – du bûcheron au papetier – et elle a bien des caractéristiques propres (elle peut être blanche ou crème, de format A4 ou *US Letter*, etc.), mais tant qu'il n'est pas question d'y imprimer un questionnaire, nous considérons que cette feuille reste du plasma. Elle cesse d'en être dès qu'elle porte un projet statistique. Le plasma est l'ensemble des éléments qui se présentent à la Division ou à l'un de ses représentants au moment où elle projette de les transformer en statistiques. Pour le plaisir du jeu de mots, disons que le plasma est l'aire du soupçon, l'ensemble des éléments qui intéressent la Division parce qu'elle les soupçonne d'être intéressants à transformer en statistiques, mais qui lui échappent encore.

Notons enfin que le plasma n'est pas nécessairement passif. Au contraire, il peut être lui-même un acteur et, par exemple, venir cogner contre un agrégat. La Grande Dépression en particulier, que les Américains ont mis tant de temps à comprendre, peut-être décrite comme un violent choc de plasma sur leur nation. Dans ce cas, les acteurs humains deviennent des appariteurs qui, comme le rappelle Georg Simmel³, doivent soit essayer de repousser les chocs qui les déstabilisent pour ne pas avoir à évoluer, soit trouver une solution pour articuler les éléments extérieurs lorsqu'ils deviennent de moins en moins indifférents.

Comment les statisticiens parviennent-ils à transformer le plasma en une estimation valant pour l'état futur d'un agrégat, y compris quand ce dernier est aussi énorme, gigantesque, que l'agriculture américaine appréhendée comme un tout ?

2. Barbara Cassin, *L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1995, p. 486.

3. Georg Simmel, « Comment les formes sociales se maintiennent », *Sociologie et épistémologie*, trad. de l'all. par Liliane Gasparini, Paris, PUF, 1981 [1894], p. 171-206.

La consolidation

En régime normal, aucun événement ne dérègle notablement les routines. Les statisticiens reproduisent à une date t une série d'opérations préétablie qui avait valu pour une date $t - 1$. Chacune consiste à capturer du plasma et à l'articuler à l'agrégat déjà très largement établi.

Nous avons décrit ailleurs 17 opérations qui vont de la sélection des correspondants volontaires à la publication des résultats qui, toutes ensemble, étaient répétées chaque mois d'été, chaque année, et aboutissaient à une prévision de la production agricole⁴. Un point important est que cette série d'opérations restait valable qu'elle serve à construire des estimations futures ou des observations factuelles. Entrons dans la technique pour le montrer.

Le Ministère demandait aux correspondants volontaires d'estimer d'une part les « conditions de croissance » des plantes, et de l'autre les superficies consacrées à chaque plante, les unes et les autres étant estimées en pourcentage de variation. Par exemple, un correspondant aurait pu déclarer en avril que les conditions de croissance du blé étaient de 90 % de la normale, sur 110 % des terres complantées en blé l'an dernier. Grâce à une règle de trois opérée par les statisticiens du Ministère sur le dernier recensement (qui permettait de faire correspondre les pourcentages déclarés et les rendements finaux observés en réalité l'année où il avait eu lieu), ils pouvaient calculer que, dans ces conditions, les quantités de blé récoltées en août seraient de n boisseaux.

L'enquête était donc menée exactement de la même façon en avril et en août, que la situation à estimer soit ou non réellement éloignée dans le futur de la date de l'enquête. Ce qui comptait bien davantage était que ce soit toujours la même méthode qui soit répétée d'une enquête à l'autre pour que les statisticiens aient des points de comparaison avec le passé.

Pour le dire avec les mots de Luc Boltanski, l'enquête était un agrégat composé de multiples éléments de *réalités* bien agencés les uns avec les autres, éléments qui avaient tous à la fois une face statistique et une face prise au terrain lui-même. Et l'enquête avait pour fonction d'agréger de tous petits éléments de *monde* (une notion qui ressemble beaucoup à notre plasma), c'est-à-dire

4. Emmanuel Didier, *En quoi consiste l'Amérique ? Les statistiques, le New Deal et la Démocratie*, Paris, La Découverte, 2009.

d'éléments qui sont survenus inopinément observés et rapportés par les correspondants, à l'agrégat constitué de réalités préexistantes⁵.

Cependant, cet agrégat n'était pas seulement une collection d'éléments extraits ou non du plasma. Pour qu'il se maintienne à travers le temps, il lui fallait aussi un certain agencement, une certaine organisation interne solide. Comment peut-on dire ainsi d'une nation ou, symétriquement, d'une méthode – ces éléments si abstraits – qu'ils sont solides ?

Pour répondre tout de go, on peut dire que la solidité est la capacité de résister aux assauts des circonstances inattendues qui, sans elle, empêcheraient la série des opérations de s'accomplir, et qu'elle est renforcée localement, dans la chaîne statistique, par l'« intercalation » d'une étape entre deux autres qui lui préexistaient, et qui assure le passage de l'une à l'autre⁶.

Donnons un exemple archétypique de consolidation. Une propriété importante des estimations du volume futur des récoltes était qu'elles devaient être rendues publiques à tous les acteurs exactement au même moment. En effet, puisque cette publication avait des effets directs sur leurs cours boursiers, il ne fallait pas qu'il puisse y avoir de délit d'initié. Or, avant 1905, les estimations locales des correspondants dispersés sur le territoire une fois regroupées à Washington D.C. étaient laissées sous la responsabilité du statisticien en chef qui les agrégeait et les rendait publiques. Mais un énorme scandale éclata lorsqu'on s'aperçut que l'adjoint du statisticien en chef spéculait en bourse avant que les résultats ne soient rendus publics. En réponse, le Ministère créa le Bureau d'Estimation des Cultures (Board of Crop Estimates, que nous appelons ici *Board*), institution définie d'abord par sa clôture (jusqu'aux rideaux qui étaient tirés pour qu'on ne puisse échanger aucune information par les fenêtres), dans laquelle des experts étaient enfermés le temps de leur travail sur les évaluations, et qui n'était ouverte que quelques minutes avant l'heure de publication⁷.

5. Luc Boltanski, *De la critique*, Paris, Gallimard, 2009.

6. Notre solidité est liée à la « robustesse » statistique. On dit en effet d'une statistique qu'elle est robuste si elle est insensible aux valeurs aberrantes. Par exemple, la médiane est robuste parce qu'elle ne change pas si une des valeurs observées est très différente des autres, alors que la moyenne, qui est moins robuste, changera. Notre solidité peut donc apparaître comme une généralisation de la notion de robustesse à toute la chaîne de collecte des données. Voir Emmanuel Didier, Sophie Névanen, Philippe Robert et Renée Zauberman, « La solidité des institutions. Les statistiques de "victimation" de l'INSEE (1996-2006) », *Genèses*, vol. 1, n° 74, mars 2009, p. 128-144.

7. E. Didier, *En quoi consiste l'Amérique ?...*, *op. cit.*

L'intervalle entre deux situations (premièrement le rassemblement des rapports, deuxièmement leur publicisation) était initialement relativement indifférent puisque laissé aux bons soins du chef qui lui-même s'en souciait si peu qu'il l'avait délégué à un subordonné. Pourtant, il y avait, dans cet espace apparemment indifférent, des forces qui s'opposaient au bon déroulement de la séquence : en effet, le « délit d'initié » du subordonné, en court-circuitant la divulgation des chiffres et en rompant son impartialité, avait failli mettre à bas toute la mécanique. Pour assurer que la situation initiale emporterait bien avec elle l'enchaînement de la situation finale (le partage égal de l'information), l'intervalle entre les deux fut donc aménagé d'une façon très spécifique par l'institution du *Board*. Grâce à cet aménagement de l'intervalle, la révélation simultanée était assurée. Les statisticiens ont ainsi consolidé la succession des étapes.

Chaque étape de la chaîne statistique n'était donc pas seulement une façon de rapporter des éléments du plasma dans l'agrégat « production agricole de l'Amérique », mais dans le même temps une opération B par laquelle on s'assurait que l'opération A serait bel et bien suivie par l'opération C. De façon générale, on peut dire avec le philosophe et sociologue belge injustement méconnu, Eugène Dupréel, que la consolidation a lieu lorsque « les phénomènes intercalaires, d'ailleurs quelconques, qui occupent l'intervalle entre deux retours tendent à s'aménager de manière à ne plus entraver, puis à favoriser, enfin à assurer à eux seuls, ledit retour⁸ ».

La consolidation est l'aménagement de l'intervalle qui assure un lien plus déterminé, en un mot plus solide, entre deux éléments préexistants. Elle assure « soit la production régulière d'un fait B à la suite d'un fait A, soit le retour périodique d'un même fait A, A', A''⁹... ». C'est pourquoi nous avons retenu le mot de méthode pour désigner cette répétition invariable des étapes : les statisticiens cherchaient à consolider les étapes de leur travail de façon à construire une méthode, une suite de procédures toujours recommencée. La consolidation a permis aux statisticiens agricoles américains de traiter méthodiquement les millions de questionnaires qu'ils recevaient.

8. Eugène Dupréel, « Théorie de la consolidation. Esquisse d'une théorie de la vie d'inspiration sociologique », *Revue de l'Institut de sociologie*, vol. 3, 1931, p. 493.

9. *Ibid.*, p. 488.

Symétriquement, cette méthode était aussi une stabilisation de ce en quoi consistait alors l'Amérique. Tous les éléments que nous avons cités se trouvaient, par la vertu de ces statistiques, tenus ensemble, stables, pérennes, de telle sorte que l'on pouvait dire qu'ils donnaient sa consistance à l'Amérique. Chaque étape se présentait donc comme un cas particulier mais incontournable de la production d'une Amérique future qui se tienne, et qui ne différât pas tellement, au fond, de l'Amérique passée. C'est là la spécificité de la consolidation : une différence qui produit de la répétition.

Si les statisticiens parvenaient à donner une consistance à l'Amérique comme un tout en agrégeant ses parties, quel était son degré de solidité ? La Grande Dépression qui frappa inopinément l'Amérique va nous permettre de tester la résistance de la méthode aux événements inattendus.

La décomposition

Aujourd'hui, la vogue intellectuelle est au constructivisme social¹⁰. Une conséquence inattendue de cette mode est que les processus par lesquels un agrégat se décompose se trouvent l'objet d'assez peu d'études spécifiques. Pourtant, dans le cas de la Grande Dépression qui fut tellement destructrice, il est difficile de contourner la question. D'autant que ce gigantesque événement eut d'importantes conséquences sur les façons de capturer le futur. Dans la mesure où tout un monde s'écroulait, il n'était plus possible de se projeter dans l'avenir comme par le passé. Pour comprendre cette difficulté, il nous faut nous donner les moyens de décrire une crise dans les termes de la consistance des agrégats. Comment l'Amérique des années 1920, caractéristique du laisser-faire, composée d'une population de fermiers défendant jalousement leur autonomie, d'une méthode statistique spécifique et d'un certain type d'action publique, s'est-elle délitée ? On peut y répondre en examinant deux processus différents de décomposition : la déliquescence et la fragilisation.

10. Ian Hacking, *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?*, trad. de l'angl. par Baudouin Jurdant, Paris, La Découverte, coll. « Sciences humaines et sociales », 2008.

Déliquescence

La déliquescence d'un agrégat survient lorsque les liens qui unissent les éléments qui le composent perdent en prévisibilité. Il s'agit donc ni plus ni moins que du contraire de la consolidation.

Par exemple, pendant les années 1930, les données sur les quantités agricoles produites continuaient d'être calculées et restaient d'une précision tout à fait respectable. Mais par définition, elles servaient toujours à stabiliser les marchés. Or, et c'est sur cet argument que Roosevelt fut élu Président, il devenait de plus en plus clair que ce n'était pas en stabilisant les marchés qu'on lutterait contre les nouveaux fléaux qu'étaient le chômage de masse, l'exode rural, la disparité de pouvoir d'achat entre urbains et ruraux. Le constat était renforcé par le fait que les statistiques agricoles continuaient d'être produites sans empêcher le moins du monde la misère de se développer. Ce que les statistiques capturaient de la population et rapportaient aux politiques était donc devenu caduc, inutile.

Plutôt que ces anciennes statistiques, l'administration avait d'abord besoin de nouvelles données adaptées aux projets d'un groupe d'économistes interventionnistes recrutés dans l'administration parmi le fameux *Brain Trust* par Henry A. Wallace, le ministre de l'Agriculture de Roosevelt. Ces derniers, que nous avons appelé les « planistes » mirent en place des projets de « planification de l'usage des terres », qui demandaient des résultats statistiques.

Ils cherchèrent des statistiques, mais eurent à leur tour beaucoup de mal à en trouver qui fussent pertinentes pour eux, c'est-à-dire qui capturaient des caractéristiques de l'Amérique sur lesquelles ils auraient pu appuyer leur action. Ils ne remettaient pas en cause la validité des chiffres que les statisticiens étaient habitués à leur présenter, mais ces informations ne les intéressaient pas. Les statisticiens saisissaient donc avec leurs anciennes statistiques des éléments qui étaient devenues inutiles à l'action politique, et ne trouvaient pas celles qui l'auraient été¹¹.

Les statisticiens ne parvenaient pas à se rendre pertinents aux yeux des administrateurs. Les planistes ne voulaient plus des rapports sur les cultures. Ils voulaient toujours des statistiques, mais ne savaient pas encore lesquelles ; ils n'avaient pas non plus explicité leurs attentes. La plupart des propositions que leur faisaient les

11. E. Didier, « Quelles cartes pour le New Deal ? De la différence entre gouverner et discipliner », *Genèses*, n° 68, septembre 2007, p. 48-74.

statisticiens ne les satisfaisaient pas. Les planistes ne savaient pas quoi en faire, car elles ne répondaient pas à leur question non encore explicitée.

Il nous semble que cet étrange rapport entre une réponse qui ne convenait pas et une demande restée informulée peut être qualifié de déliquescent. Comme deux molécules de pétrole lourd, les statisticiens et leurs usagers glissaient l'un sur l'autre sans parvenir à s'articuler durablement. Les uns et les autres avaient beau se croiser dans des réunions, échanger des commandes et des résultats, les statistiques s'avéraient toujours décevantes pour l'usage politique qu'on attendait d'elles. Ce manque de pertinence empêchait la stabilisation du lien entre usagers et statisticiens. C'est cette imprévisibilité qui constitue la déliquescence de l'agrégat, que l'on peut alors appeler visqueux. Elle est le mouvement inverse à la consolidation. La déliquescence n'a cependant pas été le seul effet de la Dépression sur la prévision statistique.

Fragilisation

La Grande Dépression a eu pour effet plus radical encore de faire disparaître certains des éléments qui par le passé rendaient la prévision statistique possible. Par exemple, elle a forcé un grand nombre de fermiers à quitter leur ferme pour aller chercher du travail en Californie, comme le raconte Steinbeck dans *Les raisins de la colère*¹². Or, il se trouve que de nombreux correspondants du ministère se trouvèrent parmi ceux-là. C'est là autant de liens rompus entre les observateurs de la réalité agricole et les statisticiens.

D'autres ruptures furent plus volontaires. Une des politiques mises en œuvre par Wallace fut de subventionner les fermiers qui acceptaient de s'engager, par contrat, à baisser leur production – le but final étant d'organiser une hausse des cours des produits agricoles par une diminution de l'offre. Beaucoup de fermiers furent enthousiastes et signèrent des contrats¹³.

Mais à la suite de complexes tractations, les statisticiens du ministère furent chargés de vérifier que les superficies laissées

12. John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, trad. de l'angl. par Maurice Coindreau et Marcel Duhamel, Paris, Gallimard, 1947.

13. Edwin G. Nourse, Joseph S. Davis, John D. Black, *Three Years of Agricultural Adjustment Administration*, Washington, The Brookings Institution, 1937 (disponible en ligne : <http://chla.library.cornell.edu/cgi/t/text/text-idx?c=chla ;idno=2758781>).

contractuellement en jachère correspondaient bien à celles qui l'étaient réellement. Nos fonctionnaires se trouvèrent donc en situation de contrôler les fermiers, et durent très souvent les sanctionner. En représailles, nombreux furent alors les correspondants statistiques, très souvent fermiers eux-mêmes, qui cessèrent de renvoyer des informations. On déplorait ainsi encore la rupture d'anciens liens de confiance.

Ces épisodes n'ont cependant pas engendré de changement dans la méthode statistique, qui est restée en 1934 et 1935 la même qu'en 1929, au sens où la succession des étapes de la production statistique n'a à aucun moment été remise en cause. Quel qu'ait été le nombre de correspondants, les statisticiens continuaient de stocker les rapports, d'observer le terrain eux-mêmes, puis à leur retour de sommer les résultats obtenus sur les questionnaires qu'ils avaient reçus. Les statisticiens avaient en 1934 moins de rapports qu'avant, mais ils traitaient le plus petit nombre qui leur restait comme ils avaient traité le grand nombre. La méthode était toujours aussi prévisible et solide, l'ordre de ses étapes revenait toujours à l'identique, mais cela n'empêchait pas qu'un de ses liens fût simplement davantage soumis à un risque de rupture. Et lorsque ce risque se concrétisait, ce qui était rejeté subissait un processus d'exclusion : il disparaissait de l'agrégat et replongeait dans le plasma¹⁴. C'est ce risque de rupture que nous appelons la fragilité.

Mais où situer la fragilité sur l'axe solidité-viscosité ? Pour répondre à cette question, il faut d'abord remarquer qu'un agrégat solide, autant qu'un agrégat déliquescents, peut rompre. Nous avons observé le premier exemple de rupture lorsque le gouvernement tenta d'utiliser les statisticiens comme des contrôleurs chargés d'appliquer localement la politique nationale. Cette fonction leur a très mal convenu car il est apparu qu'elle provoqua l'opposition farouche des fermiers, à tel point qu'il y a très vite eu rupture, de nombreux correspondants cessant de répondre aux questionnaires sur lesquels reposaient les statistiques. L'agrégat restait solide car les méthodes de production des anciens chiffres n'avaient pas changé d'un iota, mais il pouvait tout de même y avoir rupture puisque, brutalement, un grand nombre de correspondants cessèrent de correspondre avec les statisticiens pendant les années 1934 et 1935.

14. E. Didier, « De "l'exclusion" à l'exclusion », *Politix*, n° 34, 1996, p. 5-29.

L'agrégat est ensuite devenu visqueux lorsque les statisticiens ont travaillé pour les planistes. Dans cet état aussi il a fini par rompre, quoique pas de la même façon que lorsque l'agrégat était solide. Il ne rompit pas brutalement, parce qu'il y aurait eu désaccord violent, mais sur le long terme, de manière imperceptible. En effet, la division administrative où étaient regroupés les statisticiens fut maintes fois déplacée dans l'organigramme du ministère, pour finir dans une branche qui ressemblait à s'y méprendre à un mouvoir. En douceur, sans même que cela provoque scandale ou rébellion, la division des statisticiens a été séparée de son unité administrative initiale.

Il y a donc deux types de rupture¹⁵ : d'une part, celle qui correspond à l'état solide d'un agrégat, à un violent coup de tonnerre, des mécontentements, des cris et des démissions ; d'autre part, celle qui correspond aux agrégats déliquescents, où la rupture est silencieuse, difficile même à dater car s'étalant sur une longue période de temps, où les acteurs se lassent plus qu'ils ne se fâchent, et où par conséquent ils s'expliquent peu sur leurs motifs et raisons.

La fragilité est donc une dimension perpendiculaire à l'axe solidité-viscosité. Au lieu de décrire un changement dans la texture des liens entre les éléments de l'agrégat, elle décrit le risque encouru par certains éléments de l'agrégat de rompre avec les autres et de s'en trouver, du même coup, exclus. Elle permet de voir que, quel que soit le degré de solidité de l'agrégat, certains de ses éléments peuvent en être séparés et replonger dans le plasma.

Ces trois concepts – solidité, déliquescence et fragilité –, dont les deux premiers s'opposent et sont l'un et l'autre indépendants du troisième, constituent ainsi un début de répertoire permettant de parler de la consistance d'un agrégat. Nous avons vu une Amérique passer d'une grande solidité et donc d'une grande prévisibilité à un état de totale déliquescence. Les liens entre les statistiques et leur objet d'une part, et leurs utilisateurs de l'autre, initialement parfaitement maîtrisés, répétitifs, attendus, prévisibles sont devenus lâches, imprévisibles, brisés, inadéquats, non pertinents. La fragilisation avait rendu les prévisions moins sûres que par le passé, et dans le même temps la déliquescence les rendaient beaucoup moins intéressantes. La Dépression avait définitivement plongé l'Amérique

15. Jacques Roux et Thierry Magnin, *La Condition de fragilité*, Saint-Étienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, 2004.

dans un marasme imprévisible dont on se demandait alors si elle s'en sortirait un jour. Nous savons aujourd'hui, bien sûr, que ce fut le cas, mais comment les statisticiens parvinrent-ils alors à lui permettre de se projeter à nouveau dans le futur ?

L'expression

Avec la Dépression, l'agrégat était tombé dans une telle déliquescence qu'il ne s'agissait plus de le reconsolider, il fallait le renouveler. Le problème auquel les statisticiens étaient maintenant confrontés était donc de parvenir à réaligner des éléments encore plasmiques qui pourraient finalement être répartis entre les trois ensembles que sont la vie économique, une nouvelle méthode statistique et des usages inédits, d'une façon qui leur permettrait à nouveau de capturer le futur.

Le processus dura une quinzaine d'années et aboutit à produire rien moins que les techniques de sondage. Il faut entendre ici le mot sondage dans un sens large, qui déborde de loin les enquêtes d'opinion, et regroupe toutes les enquêtes statistiques inférant des résultats à une population entière à partir d'observations recueillies uniquement sur un échantillon. Elles furent mises au point grâce au travail que les statisticiens opérèrent sur la notion de représentativité. Ils la prirent au champ sémantique de la politique démocratique et l'importèrent en statistique en l'instrumentant avec la théorie des probabilités (inconnues dans les statistiques précédentes). Ces enquêtes transformèrent complètement la population, d'une façon que Charles Wright Mills a caractérisée comme la fin des « publics » (où elle était acteur, par exemple sur les marchés) et le début de la massification (où elle n'est plus considérée que comme l'objet des projets gouvernementaux)¹⁶. Les enquêtes par sondage s'adaptèrent aussi parfaitement à un gouvernement interventionniste qui souhaitait produire de l'information sur un territoire, une catégorie, un groupe social avant de lancer des projets économiques (et ne se pensait plus comme un simple arbitre entre les divers intervenants d'un marché).

Comment ce nouvel agrégat, qui comprend bien des éléments nouveaux, a-t-il pris corps ? Nous allons répondre en présentant le

16. Charles Wright Mills, *L'Imagination sociologique*, trad. de l'angl. par Pierre Clinquart, Paris, La Découverte, 1997 [1959].

concept d'« expression¹⁷ ». Les statisticiens ont exprimé une nouvelle Amérique. L'expression recouvre en réalité un processus ternaire. Prenons par exemple le cas de l'importation des probabilités dans les statistiques gouvernementales. Premièrement, les statisticiens administratifs se sont rapprochés d'une autre entité, l'Université d'État d'Iowa, à Ames. Deuxièmement, ils ont établi un certain type de rapport avec cette entité : en l'occurrence il s'est agi d'abord d'une conférence commune prolongée par un important contrat de recherche. Enfin, de ce rapport spécifique a émergé un élément nouveau pour les deux partis : les probabilités, qui n'existaient pas dans l'administration, et pas davantage dans l'université sous la forme des intervalles de confiance dont les deux avaient besoin. L'ensemble de ce processus est l'expression statistique. L'administration et l'université ont exprimé la représentativité statistique et certaines formules probabilistes, et bien d'autres choses encore qui ont ensemble donné consistance à l'Amérique plus centralisée, plus redistributrice de l'après-guerre.

D'où vient le terme d'expression ? Le plus souvent il évoque la tradition mathématique qui remonte à Leibniz, pour qui une chose en exprime une autre lorsqu'il y a un rapport constant et réglé entre ce qui peut se dire de l'une et ce qui peut se dire de l'autre. Dans ce cas, l'expression est un certain rapport d'analogie structurale, dont une caractéristique importante est que les structures existent préalablement à leur mise en rapport.

On parle par exemple de l'expression algébrique de telle forme géométrique (l'expression algébrique du cercle est ainsi une équation du second degré). Mais, si ce sens est le plus répandu et aurait l'avantage, pour notre argument, d'évoquer des entités mathématiques et donc statistiques, ce n'est pas celui que nous retiendrons. Au contraire, nous nous rattacherons à une autre tradition, mise en évidence par Gilles Deleuze et remontant à Spinoza¹⁸. L'avantage que nous trouvons à cette seconde tradition est que l'expression n'y est pas comprise comme un certain type de rapport entre des choses préexistantes, mais comme le mécanisme par lequel quelque chose de nouveau, de réellement nouveau, survient dans la rencontre de ce qui ne l'était pas. Le point crucial de l'expression telle

17. E. Didier, « Do Statistics “Perform” the Economy ? », in Donald MacKenzie, Fabian Muniesa, Lucia Siu (dir.), *Do Economists Make Markets ? On the Performativity of Economics*, Princeton, Princeton University Press, 2007, p. 276-310.

18. Gilles Deleuze, *Spinoza et le problème de l'expression*, Paris, Minuit, 1968.

que nous l'entendons ici est que ce qui apparaît est nouveau, l'exprimé n'existait pas auparavant ou, pour parler le langage des philosophes, n'était au mieux que virtuel. L'expression produit une caractéristique inédite.

L'expression dans la définition qui nous intéresse ici s'oppose non seulement au sens que lui donne la tradition leibnizienne, mais à deux autres idées simples. D'une part, elle n'a pas le sens faible utilisé couramment lorsqu'on dit de quelqu'un qui donne libre cours à ses pulsions ou qu'il répond à un sondage qu'il « s'exprime », et encore moins le sens d'extérioriser quelque chose. L'expression telle que nous l'entendons n'est en aucun cas la simple formulation de quelque chose qui lui préexistait (un sentiment ou quelque chose d'intérieur). C'est au contraire la production d'une nouveauté, de quelque chose d'imprévisible.

D'autre part, on dira que l'expression est incontestablement, comme l'écrit Bruno Latour, une articulation signifiante¹⁹, puisque le processus que nous avons décrit comprend une étape au cours de laquelle les acteurs se saisissent d'un certain nombre d'éléments et cherchent à les assembler, à les articuler de la façon la plus adéquate possible, ce qui produit des propriétés, des caractéristiques. Mais le mot « expression » permet d'en dire plus que la seule « articulation » (auquel il faut d'ailleurs ajouter « signifiante » pour se faire entendre), en particulier grâce à ses connotations esthétiques. D'une part, l'expression fait entendre l'aspect inventif, surprenant de l'activité, qui consiste aussi, effectivement, à articuler les éléments. Les statisticiens ne créent certes pas leurs objets, mais ils n'en inventent pas moins mille et une façons surprenantes de les faire cohabiter ; leur activité a donc, comme celle des artistes, une facette inventive, sur laquelle le mot d'expression permet d'insister plus que celui d'articulation. D'autre part, et cette fois du côté des objets et non des acteurs, l'expression dit aussi que quelque chose apparaît lors du processus. Le terme laisse entendre ce surgissement, ce supplément. Au contraire, le mot d'articulation n'évoque qu'un simple Meccano, une accroche entre deux choses, sans laisser entendre que chacune d'elles est modifiée par l'accroche. L'expression ressemble donc à l'articulation définie par Bruno Latour parce qu'elle la contient, mais elle englobe en un seul mot d'autres aspects du processus, l'invention et le surgissement, qui échappent à la seule articulation.

19. Bruno Latour, *L'Espoir de Pandore*, Paris, La Découverte, 2001.

Précisons que cette notion d'« expression » est proche de celle de « capture » ou d'« appropriation » que l'on trouve chez Alfred N. Whitehead²⁰. En effet, selon nous, toutes deux décrivent le même processus par lequel quelque chose de nouveau ressort d'une articulation inédite entre deux ressources initiales, mais selon deux perspectives différentes. La capture s'envisage depuis le point de vue de l'agrégat : c'est lui qui capture, alors que, avec l'expression, des éléments initialement indifférents se rapprochent l'un de l'autre pour percuter l'agrégat et s'y inscrire. La différence réside dans la seule perspective selon laquelle on envisage le processus.

Maintenant que l'expression a été cernée, insistons sur une de ses propriétés importantes : l'expression n'est pas seulement la caractérisation de ce qui est en train de s'imposer, c'est aussi la caractérisation rétrospective des méthodes qui ont été rejetées dans le passé, dans l'archaïsme. L'expression de nouvelles caractéristiques ne concerne pas seulement les gloires naissantes, mais aussi, et inséparablement, les méthodes qui sont en même temps rejetées dans la vétusté (le paradoxe entre l'apparition et la vétusté étant tout à fait volontaire de notre part).

Ce point a une conséquence très importante, à savoir que les statisticiens ne savent jamais exactement quels éléments ils font entrer dans leurs travaux, car c'est à l'issue de leurs expériences que les caractéristiques de ce qu'ils y ont fait entrer deviennent explicites. Avant l'apparition des nouvelles propriétés, ils ne savent pas exactement quelles étaient les anciennes ; il faut bien attendre que la caractéristique « représentative », par exemple, ait été exprimée pour pouvoir dire si les anciennes méthodes l'étaient ou non. Pour le dire autrement, la caractéristique nouvelle qui fait louer une méthode est aussi celle qui dévalorise l'ancienne. Par là, l'expression constitue effectivement un des mécanismes de l'innovation. Pour parvenir à redonner consistance à leur pays, les statisticiens ont donc exprimé une nouvelle méthode, les sondages, qu'ils n'avaient pas prévue, mais qui est advenue de leurs différentes expériences.

Maintenant que nous avons explicité le processus d'expression par lequel une nouvelle consistance est produite, on peut entrer, à

20. Didier Debaise, *Un empirisme spéculatif. Lecture de Procès et réalité de Whitehead*, Paris, Vrin, 2006. Il faut préciser que D. Debaise oppose quant à lui explicitement la capture à l'expression. Mais il l'oppose au sens classique de l'expression, dont nous sommes aussi éloignés.

un second niveau, dans les enquêtes par sondage elles-mêmes et se demander comment elles se saisissent du futur ? Avec le sondage, le futur est capturé parce qu'une enquête sur un nouveau sujet est facile à faire. La méthode peut aisément être adaptée à un objet d'intérêt qui n'a pas encore été défini. L'exemple archétypique de cette adaptabilité rendue inhérente à la méthode elle-même est ce qu'on appelle l'« Échantillon-maître », inventé à cette époque explicitement dans ce sens²¹. Il s'agit d'un gigantesque échantillon national qui a été tiré pour une durée de plusieurs années. Lorsqu'une nouvelle enquête est commandée, il est possible, à très peu de frais et rapidement, de retirer en son sein des échantillons de taille normale pour le questionner. Celle-ci est ainsi beaucoup plus adaptable en termes de zone géographique à couvrir, de vitesse de production, de définition d'objet, et de précision des résultats.

Parmi les thèmes auxquels les sondages permettent de répondre, il faut citer les estimations des quantités agricoles produites, même si politiquement elles ne sont plus aussi centrales qu'avant la crise. Les statisticiens prolongent ainsi les séries passées et les rendent même plus précises. En outre, un très grand nombre d'enquêtes factuelles sont possibles, dont la mesure du taux de chômage, qui reste encore aujourd'hui une variable hautement stratégique.

Parmi tous ces sujets possibles, un cas nous intéresse ici singulièrement, mais il ne constitue qu'un cas particulier, sans caractère exceptionnel. Il s'agit bien sûr de la question des anticipations et des intentions de la population qu'il est possible de travailler en formulant des questions adaptées. C'est ainsi que sont nées, par exemple, ce qu'on appelle les enquêtes de conjoncture sur le moral des ménages et leurs intentions de consommation. Enfin, bien que la méthode ne soit pas tout à fait identique, il faut aussi parler des enquêtes sur les intentions de vote, qui rencontrent encore un succès important (en France elles sont réalisées par quotas, selon une méthode spécifique, mais aux États-Unis, elles sont aléatoires depuis les années 1950) parce qu'elles permettent d'envisager quantitativement le résultat des élections.

Ainsi, après le choc de la Grande Dépression qui avait rendu l'Amérique déliquescence, les statisticiens sont parvenus à exprimer la représentativité statistique, les intervalles de confiance, les bases de sondage. Ils les ont articulés ensemble et, avec le gouvernement,

21. Arnold J. King, « The Master Sample of agriculture : I. Development and Use », *Journal of the American Statistical Association*, vol. 40, 1945, p. 38-45.

les ont réarticulés solidement avec un certain nombre d'usages. Ils ont redonné consistance à l'Amérique, se redonnant du même coup les moyens de capturer le futur de façon routinière.

Conclusion : glossaire de la consistance

Pour conclure, nous voudrions insister sur la contribution spécifique des statistiques à la consistance de l'Amérique. De l'ancien recensement dont nous n'avons pas parlé ici, mais connu de tous, aux sondages aléatoires, elles capturent un certain type d'éléments qui participent à la consistance des agrégats sociaux : les séries. Au-delà des différences individuelles, des particularismes et des spécificités locales, les statisticiens cherchent à identifier des similitudes, des répétitions, des régularités qui traversent l'espace qu'ils étudient à un moment de son histoire. Par exemple les listes servent à faire des statistiques, autant de simples cases inscrites sur les questionnaires pour recueillir les réponses, ou encore des aires dessinées sur des cartes.

Comme l'avait pointé Gabriel Tarde à la fin du 19^e siècle, on ne peut compter que ce qui se sérialise : « Quantité, en effet, c'est possibilité de séries infinies de similitudes et de répétitions infiniment petites²². » Pour que le dénombrement statistique soit possible, il nécessite que des ressemblances dans la population où cet outil est utilisé soient constituées en séries. La contribution propre des statistiques à un agrégat ne renvoie donc pas seulement aux chiffres qu'elles produisent, qui peuvent avoir une autre source que statistique ; elle consiste aussi et surtout à identifier et capturer les séries qui se répètent dans un agrégat pour mesurer leurs évolutions.

Il est alors possible de prolonger les séries observées jusqu'aux limites de l'inobservé ou de ce qui adviendra. C'est ainsi que les mesures de la production des champs constituent une série qu'il est assez facile de prolonger jusqu'à la fin de la campagne.

Mais les séries peuvent être si différentes les unes des autres qu'une seule méthode ne peut pas toutes les capturer. L'ancien recensement permettait de saisir les lentes séries démographiques, les statistiques la sereine croissance des plantes. Mais pour appréhender ces nouvelles répétitions envahissantes et rapides, comme

22. Gabriel Tarde, *Monadologie et sociologie*, Le Plessis-Robinson, Les Empêcheurs de penser en rond, 1999 [1898], p. 57.

les chômeurs ou les démunis apparus avec la Grande Dépression, il a fallu une nouvelle méthode, spécifique, les sondages.

Dans ce cas, il ne s'agit pas de prolonger une série, mais de reconstruire complètement l'assise de réalité (pour reprendre à nouveau le vocabulaire de Luc Boltanski) sur laquelle les statistiques prennent appui pour capturer les séries. Ce processus expressif est une sorte de pari sur l'avenir, une succession de tentatives ayant toutes pour but de redonner consistance à l'agrégat.

Pour terminer, voici donc un glossaire de quelques mots participant à la théorie de la consistance.

Plasma : Le plasma est une fiction désignant le début de l'activité statistique. C'est l'ensemble des éléments qui se présentent aux statisticiens au moment où ils entreprennent leur travail, qu'ils sont susceptibles d'utiliser pour capturer des caractéristiques de la population.

Consolidation : Une consolidation est un acte visant à assurer la reproduction régulière, dans le temps et l'espace, d'une succession donnée d'étapes dans la saisie d'un agrégat. De façon contre-intuitive, elle s'effectue en intercalant une étape supplémentaire entre deux autres déjà définies. C'est aussi le résultat de cet acte, c'est-à-dire la capacité d'un agrégat de résister au choc provoqué par un événement inattendu ou de nouvelles circonstances.

Déliquescence : La déliquescence est le contraire de la consolidation. Elle résulte d'une perte de prévisibilité de l'enchaînement des séquences précédentes.

Fragilisation : La fragilisation est un affaiblissement des liens entre l'agrégat et l'une de ses anciennes composantes qui aboutit à l'exclusion de celle-ci ou de plusieurs d'entre elles, et augmente le risque de rupture de l'ensemble. Elle s'applique donc aussi bien aux agrégats solides que déliquescents.

Expression : L'expression est le processus par lequel de la nouveauté est produite. Deux éléments d'abord distincts sont rapprochés et articulés l'un à l'autre, et cette articulation produit des propriétés inédites appartenant à chacun des éléments rapprochés.

Capture : La capture est une expression envisagée depuis la perspective spécifique de l'agrégat auquel est articulé un élément supplémentaire.

Séries : Les séries sont les éléments spécifiquement capturés dans le plasma par les statistiques pour consolider les agrégats. Elles contiennent des éléments semblables qui se répètent et peuvent

donc être dénombrés ; ces éléments ont tous en commun un caractère spécifique grâce auquel une série se distingue d'une autre série.

Consistance : La consistance d'un agrégat est le produit conjoint de l'ensemble des éléments qu'il a capturés et du degré de solidité (ou de déliquescence) des liens qui les tiennent ensemble. ♦

Sociologue, Emmanuel Didier est chargé de recherche (GSPM – CNRS/EHESS). Il est notamment l'auteur de l'ouvrage *En quoi consiste l'Amérique ? Les statistiques, le New Deal et la démocratie* (La Découverte, 2009).

RÉSUMÉ

La consistance du futur. La prévision statistique aux États-Unis et la Grande Dépression

Cet article prend pour objet le travail de prévision effectué par les statisticiens agricoles Américains pendant l'entre-deux-guerres et les difficultés qu'ils ont rencontrées pendant la Grande Dépression. À partir de cet objet, on abstrait une théorie de la consistance des agrégats sociaux grâce à laquelle on peut spécifier deux types de prévision, d'une part en régime de routine normale et, de l'autre, lorsque survient un événement exceptionnel.

The consistency of future. Statistical forecast in the US during the Great Depression

This article focuses on the agricultural statisticians forecast activities in the United States during the Interwar period and their difficulties during the Great Depression. Therefrom, I propose a theory of the consistency of social aggregates, with two kinds of forecast types : a normal routine one and another one that occurs when exceptional event happen.